

**COMPARAISON ENTRE UN ROMAN HISTORIQUE,
LES ROIS MAUDITS DE MAURICE DRUON,
ET L'UNE DE SES SOURCES:
LES CHRONIQUES DE FROISSART.
POUR LES CLASSES DE BACCALAURÉAT PROFESSIONNEL.**

Brigitte HIBERT

L.P. Valenciennes

Le travail proposé est une préparation de cours pour les élèves de Baccalauréat Professionnel. Il n'a pu être expérimenté puisque son auteur n'avait pas d'élèves cette année.

Six siècles séparent les deux extraits relatant la même bataille, celle de Poitiers qui eut lieu à l'été de 1356. Comme un auteur de roman historique se documente pour adhérer le plus possible à la vérité historique des faits qu'il relate, il est facile de justifier les similitudes entre les deux textes. Par contre, pour comprendre les raisons des différences, certains **pré-requis** semblent nécessaires pour gagner en efficacité : les notions de narrateur, temps du récit-temps de l'histoire (scène, sommaire, pause-description, pause-commentaire), types de discours (direct, indirect, indirect libre).

Avant de lancer la classe dans la lecture des deux extraits choisis, **on peut tester la représentation** que les élèves ont **du roman historique** et leur **apporter des informations sur les chroniqueurs** du moyen âge en général **et sur Froissart** en particulier, car les conditions d'énonciation peuvent apporter des éclaircissements quant aux différences entre les deux textes.

Qu'est-ce qu'un roman historique ?

Consignes du test-diagnostic :

- Donnez une définition du roman historique.
- Quelles sont les intentions d'un auteur de roman historique ?
- Que cherche le lecteur dans un roman historique ?

C'est une narration où les éléments fictifs se mêlent à une proportion plus ou moins forte d'éléments vrais, historiques. L'auteur a l'intention de ranimer des personnages mémorables, un esprit du temps, des aspirations des hommes du passé, des événements anciens, en un mot : une époque. Le lecteur trouve à la fois dans le roman historique à la fois un enseignement et un délassement par le dépaysement.

Si les élèves ne se font qu'une représentation incomplète du roman historique, les mêmes questions peuvent leur être posées en fin de parcours. Les réponses peuvent être rédigées, lors du post-test.

Qui sont les chroniqueurs du moyen âge ?

Ce sont des auteurs qui composent le récit d'événements auxquels ils ont assisté ou que leur ont racontés des témoins oculaires. Ils nous rapportent des faits qui leur sont contemporains. Ils ne distinguent pas toujours l'essentiel de l'accessoire, et plus d'une fois leur sens critique est pris en défaut.

Qui est Froissart ?

Né à Valenciennes en 1337 (ou 1333 : les indications fournies par les chroniques sont contradictoires), d'origine bourgeoise, Jean Froissart fut, pour son époque, un grand voyageur : ses déplacements le conduisirent du Hainaut natal en Angleterre, en Ecosse, en Italie... Au service de la reine d'Angleterre, sa compatriote, Philippa de Hainaut, puis successivement de plusieurs princes, il vécut dans l'entourage immédiat des grands seigneurs de son temps.

Cela explique la richesse de ses informations, les tendances aristocratiques et courtoises de son œuvre et aussi son changement d'attitude au cours de la rédaction de ses *Chroniques* : d'abord favorable à la cause de l'Angleterre sous l'influence de Philippa de Hainaut, il épousa ensuite les sentiments anti-anglais de son nouveau maître Guy de Chatillon.

Présentation de M. Maurice Druon

Cette présentation est inspirée par la biographie de l'auteur figurant dans le Livre de Poche *Les Rois maudits*, tome 7, *Quand un Roi perd la France*, n°5252. Né à Paris en 1918. Etudes classiques. Lauréat du Concours Général. Ecole de Sciences Politiques. Ecole de cavalerie de Saumur. Evadé de France pour rejoindre les Forces Françaises Libres à Londres. Ecrivit le *Chant des partisans* avec Joseph Kessel (1943). Correspondant de guerre. Prix Goncourt en 1948 pour son roman *Les grandes familles* (récem-

ment adapté à la télévision). Elu en 1966 à l'Académie Française. Ministre de la Culture en 1973-1974.

Les deux extraits sont distribués aux élèves. Après la **lecture silencieuse**, ils sont invités à faire part de leurs **impressions** sur la confrontation des deux textes.

Tout d'abord, les ressemblances...

Il faut s'attendre à des réactions du genre : « Maurice Druon a copié ! » L'examen plus approfondi des « reprises » et surtout celui des « différences » apporteront en quelque sorte un démenti !

La première consigne consiste à **mettre des titres aux événements communs** :

- rupture du corps de bataille ;
- ruée vers l'oriflamme ;
- reddition du roi Jean II.

Ensuite, il est demandé aux élèves de **repérer** dans le texte de Froissart **les pauses, sommaires et scènes** et de porter des annotations à ce sujet dans la marge de gauche du texte. La reprise la plus flagrante est celle des dialogues de la scène de reddition.

Mais, même dans cette scène, on constate **déjà des différences** :

— emploi de synecdoques pour rendre plus pressant l'encerclement du roi : « Sur les targes (petits boucliers) et les écus (boucliers), rien que des devises anglaises ou gasconnes » ;

— description du roi acharné à se battre et qualificatif « fou » que Froissart n'aurait jamais osé employer ;

— la « convoitise » évoquée par Froissart est utilisée pour rendre plus dramatique les moulinets dans le vide ; cette convoitise est expliquée clairement plus loin ;

— dans le texte de M. Druon, les blessures du roi dramatisent la scène : « l'œil collé par le sang », « un coup atteint le roi à l'épaule » ; de même l'attitude poignante du roi après avoir rendu les armes : « un instant immobile, l'œil clos, il laisse la défaite descendre en lui. »...

A la dramatisation par ajouts se joint la **dramatisation par expansion** du récit de la bousculade qui suit la reddition. L'énumération de participes passés « bousculé, tiré, pressé, secoué, étouffé », les propos en discours direct, avec prédominance du « moi, à moi » rendent bien compte de l'acharnement. Le roi n'est plus qu'un enjeu, marqué par l'emploi du passif (l. 112 et l. 123) : « le roi finit par être renversé ». La dramatisation serait épique sans l'atténuation par le conditionnel : « Ils l'eussent séparé en quartiers ». L'inutile tentative du roi pour calmer ceux qui se l'arrachent est poignante. Comment faire vibrer en vingt lignes plutôt que trois.

La ruée vers l'oriflamme, elle aussi, est transformée. D'une part, dans le texte de M. Druon, le point de vue adopté est celui du roi Jean, et d'autre part, l'humiliation est accrue par le fait que ce soient de simples fantassins, roturiers, qui s'en saisissent.

Jeu sur la polysémie du mot « goujat », à la fois homme grossier sans éducation, et valet d'armes (le même jeu pouvait être noté pour « piétaille », l.8, à la fois fantassins et terme péjoratif). Le détail du « mauvais couteau de boucher » (annoncé par coutilliers), symbole du « bas » peuple, marque encore plus la déchéance de l'oriflamme, symbole de la royauté. L'expression « cinq contre un » a davantage de vraisemblance dans le récit de M. Druon où elle ne concerne que Geoffroy de Charny, alors que dans l'extrait des *Chroniques* de Froissart, « en plus d'un cas, cinq hommes d'armes contre un gentilhomme » pousse à comprendre que les Anglais étaient en surnombre (alors que les proportions étaient largement en défaveur des adversaires de Jean II !)

Donc, si on retrouve dans le texte de M. Druon des passages largement inspirés des *Chroniques* de Froissart, on peut noter des transformations, des expansions du récit. D'autres passages de l'extrait des *Rois maudits* ne figurent pas du tout dans le texte de Froissart.

Tout ce que dit le narrateur des *Rois maudits* et que ne dit pas Froissart

Scènes avec action et réflexions de Jean II pendant le combat, pauses-commentaires et pauses-descriptions seraient des possibilités d'entrer dans les parties du texte ajoutées par M. Druon. Une autre approche a été choisie : la recherche de la présence du narrateur et l'emploi des trois types de discours dans le passage des lignes 6 à 47.

La présence du narrateur pouvait être notée dans le texte de Froissart à la ligne 34 : « à ce qu'on m'a dit depuis », comme référence au(x) témoignage(s) reçu(s). Il est demandé aux élèves de relever toutes les marques de la présence du narrateur « dans le texte de M. Druon » et de les classer :

— les propos de Jean II sont suivis (l.12) ou précédés (l.18) par « il m'a dit ». La référence au témoignage vraisemblabilise le récit ;

— les pauses-commentaires : l.6 « Pauvre Jean ! », apitoiement. Termes péjoratifs : « déconfit », « étrillé » associant les défaites du père et du fils dans une phrase à deux propositions parallèles. Le commentaire « il n'est pas le seul prince qui rejette la faute de ses échecs sur un adversaire qui n'a pas joué la règle du jeu choisie par lui ! » est-il à attribuer au narrateur ? à l'auteur ? Il y a distanciation par généralisation.

Les élèves sont invités à rechercher **les types de discours** :

— discours direct : l.10-12

— discours indirect : l.18-20

— mais surtout discours indirect libre, plus subtil à repérer : le passage, l.13-15, « Du moment qu'il s'avançait à pied, les Anglais auraient dû, s'ils avaient été de preux hommes, rester à pied de même » est une reformulation de l'intime conviction du roi. Un autre passage est plus clairement du discours indirect libre, l.32-36, « A cause de quoi, à cause de qui ?... son connétable, un âne ! Qu'ils crèvent, qu'ils crèvent tous ! ». Ponctuation du discours direct mais utilisation de la 3^e personne comme dans le discours indirect. Expression du ressentiment intime du roi Jean. Focalisation interne. Alors que le texte de Froissart est uniquement en focalisation externe.

FROISSART	MAURICE DRUON
<p>L'oriflamme, cause de la rupture du corps de bataille.</p> <p>Importance des bannières (symboles de puissance et haut rang social : avait droit à la bannière, le noble qui avait de nombreux vassaux).</p>	<p>Rupture du corps de bataille, résultat d'une mauvaise stratégie d'abord évoquée implicitement,</p> <p>puis explicitée dans une pause-commentaire. Plus de recul. Jugement du narrateur ou de l'auteur?</p> <p>Propos rapportés du roi : témoignages vraisemblabilisation.</p> <p>Le roi Jean au combat : description et discours indirect libre (focalisation interne).</p> <p>Plus de psychologie.</p>
<p>Les victimes : importance des titres de noblesse, tant pour les Français que pour leurs adversaires.</p>	<p>Les victimes : pas de titres.</p> <p>Dramatisation par l'origine des blessures.</p>
	<p>Dramatisation de la prise de l'oriflamme : déchéance du symbole de la royauté saisi par un couillier.</p> <p>L'acharnement ultime du roi Jean et l'émouvant combat du prince Philippe. Répétitions émouvantes de « Père, gardez-vous ». Dramatisation aussi par synecdoque, détails des blessures du roi, inanité des moulinets...</p>
<p>Scène de la reddition : identité et description de Morbecque, dialogue (discours direct).</p>	<p>Reprise de la scène. Détail supplémentaire amer : l'appartenance à une famille honnie = dramatisation.</p>
<p>Sommaire de la bousculade</p>	<p>Expansion de la bousculade. Dramatisation par l'emploi du passif : roi = simple objet d'enjeu.</p> <p>Le sommaire est devenu scène.</p>

Les principales différences entre les deux textes viennent des **conditions de production**. Froissart, de par sa position sociale et son vécu, ne se permet pas là de commentaires critiques vis-à-vis du roi et la chevalerie française. Il a pour but de relater les événements importants de son époque, et la capture du roi Jean n'est pas une simple anecdote : les Français durent la payer, la royale rançon ! Il n'imagine pas, il témoigne. Le romancier, lui, peut utiliser son imagination, nous faire vivre la bataille, décrire l'acharnement du combat, mais aussi pénétrer les pensées intimes des personnages. Car, l'auteur de roman historique écrit pour des lecteurs qui ont selon leur âge et leur culture des attentes différentes. Les adolescents recherchent des aventures ardentes qu'ils ne peuvent vivre dans notre société contemporaine. Les faits d'armes leur permettent de projeter leur propre envie d'en découdre ! L'esprit chevaleresque, l'exaltation des sentiments comblent leur aspiration de l'absolu, du sublime. D'autres, adolescents et adultes, apprécient de s'instruire sur les périodes historiques tout en se distrayant. Mais surtout, les lecteurs recherchent dans ce genre de roman le dépaysement, le moyen d'oublier la grisaille quotidienne. Le roman historique a donc un rôle de dérivatif. Au XIX^e siècle, période du grand essor du « genre », les écrivains diffusaient par ce canal la morale, l'idéologie de la bourgeoisie à laquelle ils appartenaient : le roman historique joua aussi le rôle d'« opium du peuple ». Il fut encore à une époque toute proche un moyen de propagande, dans les romans exaltant les héros nationaux, en U.R.S.S. par exemple.

L'étude du roman historique en classe peut donc ouvrir **de nombreuses pistes d'analyse**. On peut aussi insister sur le choix du héros, sur les effets de réel (basés sur une abondante documentation livresque ou iconographique : sur les vêtements, les armes, l'habitat, etc.), sur la langue même dans d'autres romans que celui choisi ici (dans les romans composant *Fortune de France* de Robert Merle, par exemple) à condition que le vocabulaire employé ne soit pas un obstacle à la lecture.

Ainsi le roman historique présente l'avantage d'être à la fois un objet didactique... et un support didactique !

**Or, le roi Jean
laissa aux chevaliers d'Angleterre tout le temps de
répéter à son encontre la charge qui venait de si bien
leur réussir. Ils ont déboulé sur lui, lances basses, et
ils ont rompu son front de bataille.**

Pour des raisons de droits de reproduction, la suite du texte n'est pas publiée sur ce site.

« Seigneurs, seigneurs ! criait-il, menez-moi courtoisement, voulez-vous, et mon fils aussi, devers le prince mon cousin. Ne vous battez plus de ma prise. Je suis assez grand pour tous vous faire riches. »

Mais ils n'écoutaient rien. Ils continuaient de hurler : « C'est moi qui l'ai pris. Il est mien ! »

Les Rois maudits, chap. VII, « Quand un roi perd la France », de Maurice Druon, Livre de Poche.

Là combattait vaillamment tout près du roi messire Geoffroi de Charny, et toute la presse et la clameur se portaient sur lui, parce qu'il tenait la bannière souveraine du roi ; sa propre bannière, qui était de gueules⁵ à trois écussons d'argent, se trouvait aussi sur le champ de bataille. Anglais et Gascons⁶ accoururent si nombreux, de toutes parts, que sous leur choc ils forcèrent et rompirent les rangs serrés du corps de bataille du roi de France, et les Français furent si enveloppés par leurs ennemis qu'il y avait bien, en plus d'un cas, cinq hommes d'armes contre un gentilhomme. Là fut pris messire Baudouin d'Annequin par messire
 10 Barthélemy de Burghersh, et occis messire Geoffroi de Charny, la bannière de France à la main, et pris le comte de Dammartin par monseigneur Renaud de Cobham.

Là se fit donc très grande presse et ruée sur le roi Jean, par convoitise de le faire prisonnier, et ceux qui le connaissaient et qui étaient le plus près de lui lui criaient : « Rendez-vous, rendez-vous ! autrement vous êtes mort. » Il y avait là un chevalier du pays de Saint-Omer, qu'on nommait monseigneur Denis de Morbecque : il servait les Anglais depuis cinq ans ou à peu près, s'étant en sa jeunesse exilé du royaume de France à la suite d'une querelle d'amis¹ et d'un homicide qu'il avait
 20 commis à Saint-Omer, et suivait le roi d'Angleterre, à sa solde et à ses gages. Il lui advint donc fort à point de se trouver non loin du roi de France, et même le plus près de lui, au moment où l'on s'efforçait ainsi de le capturer : s'avancant parmi la presse, en jouant des bras et du corps, car il était grand et fort, il dit au roi en bon français, ce qui attira l'attention du roi² : « Sire, sire, rendez-vous ! » Se voyant en mauvaise posture et débordé par ses ennemis, comprenant aussi que se défendre ne servait plus à rien, le roi demanda en regardant le chevalier : « A qui me rendrai-je ? à qui ? où est mon cousin le prince de Galles ? Si je le voyais, je parlerais. — Sire, répondit messire Denis de Morbecque,
 30 il n'est pas ici ; mais rendez-vous à moi, je vous conduirai auprès de lui. — Qui êtes-vous ? dit le roi. — Sire, je suis Denis de Morbecque, chevalier d'Artois ; mais je sers le roi d'Angleterre, car je ne puis demeurer au royaume de France, et y ai perdu tous mes biens. » Alors le roi de France répondit, à ce que l'on m'a dit depuis, ou dut répondre³ : « Eh bien ! je me rends à vous », et il lui donna son gant droit⁴. Le chevalier le prit et en eut grande joie.

Il y eut alors grande presse et grande bousculade autour du roi, car chacun disait à l'envi : « C'est moi qui l'ai pris, c'est moi qui l'ai pris ! » ; et le roi ne pouvait avancer, ni messire Philippe son fils puîné.

ANNEXE : Les quatre grands mouvements narratifs

Pour initier les élèves aux quatre mouvements narratifs, la méthode inductive semble la meilleure, avec des extraits de romans judicieusement choisis comme ceux des pages 94 à 96 dans *POUR LIRE LE RÉCIT*, Dumortier J.-L., et Plazanet F., Deboeck-Duculot.

Avant d'aborder les mouvements narratifs, il convient de distinguer les deux constituants dans le récit : l'**histoire**, c'est-à-dire la succession des événements tels qu'ils se seraient ou se sont produits d'une part ; et, d'autre part, la **narration** qui est la manière dont ces événements sont racontés.

Dans la variété de rythme de la plupart des récits, on peut distinguer quatre mouvements narratifs :

— **La scène** où interviennent souvent des dialogues entre personnages ou les réflexions que se fait l'un d'entre eux. La scène réalise, par convention, l'isochronie entre la narration et l'histoire ;

— **Le sommaire** est comme un résumé plus ou moins concis des événements. Il assure souvent la liaison entre deux scènes ;

— **La pause** où aucun événement ne correspond à la durée de la « narration ». On parcourt plusieurs lignes du texte sans que l'histoire progresse. Deux sortes de pauses : les **descriptions** et les **commentaires** ;

— **L'ellipse** : des événements ont lieu que le texte ne relate pas. « Sortilèges » et « maîtres-sortilèges » sont plusieurs fois évoqués ; et bien sûr l'aide de la sorcière...